



HAL
open science

Utilité sociale de la recherche et implication auprès des acteurs de la lutte contre le sida.

Ève Bureau-Point

► **To cite this version:**

Ève Bureau-Point. Utilité sociale de la recherche et implication auprès des acteurs de la lutte contre le sida.: Reflexions tirées d'une recherche en anthropologie au Cambodge. VIH/sida. Se confronter aux terrains, pp.29-42, 2010. hal-02509582

HAL Id: hal-02509582

<https://hal.science/hal-02509582>

Submitted on 16 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Utilité sociale de la recherche et implication auprès des acteurs de la lutte contre le sida

Réflexions tirées d'une recherche en anthropologie au Cambodge

Ève BUREAU¹

Résumé

L'épidémie du VIH est à l'origine d'un rapprochement sans précédent entre les anthropologues et les professionnels de santé. Cependant, si les sciences sociales ont acquis une place reconnue dans le champ du sida, elles ont bien du mal à trouver une assise : des incompréhensions et des problèmes de communication subsistent entre chercheurs et professionnels de santé, liés en partie à des représentations et des attentes divergentes vis-à-vis de la discipline. Par un détour sur quelques principes épistémologiques de l'anthropologie, nous essaierons de voir d'où viennent les difficultés de ce dialogue. Ensuite, des retours réflexifs sur une expérience au Cambodge illustreront différents paliers dans le processus de recherche où se produisent des apports concrets pour les acteurs de la lutte contre le sida. Nous verrons qu'une démarche de recherche dessinée au fur et à mesure du terrain, dans l'interaction avec les acteurs de l'enquête, permet d'optimiser l'utilité sociale de la recherche pour les professionnels étudiés. Aussi, nous verrons que les effets de la recherche ne se limitent pas à la publication finale de documents scientifiques, mais qu'ils apparaissent « en cherchant », tout au long du processus de recherche.

Mots clés : anthropologie, réflexivité, méthodologie, subjectivité, implication, Cambodge.

L'épidémie du sida est à l'origine de nombreux bouleversements sanitaires (remise en question de l'autorité biomédicale, ouverture des structures de santé à des acteurs non biomédicaux, autonomisation du patient par rapport aux structures de santé, renforcement du secteur associatif de la santé) et sociaux (peur, phénomènes de rejet, discrimination) qui font de cette pathologie une porte d'entrée inédite pour décoder les mutations du monde biomédical et social. À la fois rénovateur du secteur de la santé et « révélateur, dévastateur, réformateur » du social, le VIH soulève des questions heuristiques inépuisables pour les sciences sociales [1]. Les publications scientifiques sur le sujet, qui prolifèrent

¹ Doctorante en anthropologie, Université Victor Segalen UMR 912, 3 ter place de la Victoire, 33076 Bordeaux cedex ; ANRS/Sidaction. evebureau23@yahoo.fr.

depuis les années 1990, témoignent de la constitution de ce champ de recherche. Cependant, les perspectives scientifiques ne semblent pas à elles seules justifier ce foisonnement. En tant que sujet qui évoque la souffrance, les limites de la médecine, et qui soulève une noria de questionnements anthropologiques et sociaux (les frontières entre le normal et le pathologique, les règles d'alliance, les moralités séculières), le VIH a suscité un rapprochement sans précédent entre les professionnels de santé et les chercheurs en sciences sociales, fondé sur une volonté commune de trouver des solutions aux enjeux concrets de l'épidémie. Comme pour d'autres maladies chroniques, la biomédecine s'est avérée insuffisante pour assurer la prise en charge du VIH, ce qui a suscité des demandes des professionnels de santé aux anthropologues pour obtenir un appui à leurs interventions. La récurrence de ces demandes ainsi que l'élan des chercheurs en sciences sociales pour travailler sur ce sujet aux multiples entrées sociales ont donné naissance à d'abondants travaux de collaboration et à une légitimation pionnière des sciences sociales dans le secteur de la lutte contre le sida. Les discours médicaux sur l'interdisciplinarité et les moyens mobilisés pour cette rencontre l'attestent : soutiens à la recherche, revues et colloques interdisciplinaires. Cependant, malgré ce rapprochement, des incompréhensions et des problèmes de communication subsistent entre chercheurs en sciences sociales et professionnels de santé. En rappelant quelques principes épistémologiques de l'anthropologie, nous essaierons d'expliquer les difficultés de ce dialogue. Ensuite, à la lumière d'une recherche sur la participation des personnes séropositives dans les programmes sida au Cambodge, nous verrons les formes d'implication dans le quotidien de la recherche qui permettent de faciliter les échanges et d'optimiser l'impact de la recherche pour les professionnels étudiés.

L'anthropologie : une discipline difficile à se représenter pour le sens commun

Si on peut fixer comme il se doit le noyau dur de l'anthropologie à des objets de recherche, des méthodes et des cadres conceptuels permettant de comprendre l'homme en société, « l'absence d'une quelconque unité discernable, théorique, thématique ou géographique, au sein de la discipline, est alors considérée par beaucoup comme un sérieux problème » (p. 143) [2]. Les contours de cette discipline peuvent apparaître flous pour le sens commun et faire obstacle à la rencontre interdisciplinaire. En tant que science qui étudie l'homme et le social, deux objets changeants, l'anthropologie est nécessairement une discipline dynamique, qui évolue au fur et à mesure de son histoire en fonction des tendances intellectuelles dominantes (exotisme, culturalisme, positivisme, structuralisme, interactionnisme, post-modernisme). Ainsi l'œil de l'anthropologue se déplace (sociétés lointaines, sociétés proches, sociétés du « grand partage » ou d'un « village global »), à chaque fois sur de nouveaux objets, avec de nouveaux cadres conceptuels, de nouvelles méthodes et de nouvelles postures. Cette tradition « révisionniste » inhérente à la discipline est à l'image de ce qu'elle étudie, elle est aussi changeante et complexe que l'homme qu'elle essaie de comprendre dans son univers social [3]. Ces changements rendent difficile une représentation homogène de la discipline et expliquent pourquoi différentes attentes sont exprimées vis-à-vis des anthropologues. Aussi, bien qu'une part non négociable rassemble les anthropologues au sein d'une même discipline, ils peuvent se distinguer dans leur manière de penser l'engagement sur le terrain et leur

manière de fixer des limites par rapport aux demandes institutionnelles. Cette diversité des positionnements au sein de la discipline peut être à l'origine de certaines incompréhensions entre chercheurs et acteurs. Les demandes sociales exprimées par les professionnels de santé l'illustrent. Par exemple, si l'on observe les recherches appliquées, il est parfois attendu du chercheur qu'il produise des recommandations institutionnelles, parfois sa mission se limite à la production de connaissances, ou bien au recueil de points de vue d'une population sur un problème donné. Dans les années 1980, des demandes foisonnaient où l'anthropologue était perçu comme un traducteur culturel capable de produire des « kits culturels » [4]. Ces travaux qui ont conduit à des analyses culturalistes ont suscité de vives critiques des recherches appliquées dans le milieu de l'anthropologie. Il était considéré comme dangereux de répondre à ces demandes car cela pouvait déboucher sur des initiatives allant dans le sens d'une lutte contre la culture [1]. Aussi, c'était adhérer à une vision réductrice de la discipline. En effet, concevoir une surdétermination du social par la culture dans l'analyse des phénomènes sociaux, c'est négliger d'autres facteurs explicatifs. D'autres courants dans la discipline, davantage holistiques², proposent une analyse large qui s'intéresse à l'histoire, à l'économie, à la politique pour déchiffrer la vie sociale contemporaine. Si les approches culturalistes de l'époque ont marqué de manière négative l'histoire de l'anthropologie appliquée, d'autres formes de collaboration et d'autres échanges interdisciplinaires plus heureux n'ont jamais cessé de voir le jour. Comme le signalait Didier Fassin, « la santé a offert à l'anthropologie médicale un terrain particulièrement propice à toutes les applications » (p. 182) et avec le sida, le secteur médical a pour la première fois affirmé publiquement ses faiblesses et exprimé une sollicitation aussi directe des sciences sociales [5, 6]. Mais, pour éviter tout malentendu lié à ces questions de représentation de la discipline, en amont de toute forme de collaboration, les positionnements du chercheur et de l'institution partenaire méritent d'être clarifiés, pour poser les bases d'un dialogue.

Une autre caractéristique de l'anthropologie complexifie les échanges entre chercheurs et acteurs et influence les représentations sociales de la discipline : c'est le positionnement par rapport au processus d'objectivation scientifique. L'anthropologue est souvent confronté à des représentations de l'anthropologie marquées par le modèle des sciences de la nature, où il est attendu que la valeur scientifique d'un travail se définisse par la capacité à élaborer de manière objective des lois immuables et généralisables, basées sur l'expérience et le calcul. Or, comme l'anthropologie est une science du particulier et du changement, elle s'appuie sur d'autres référents épistémologiques pour justifier sa qualité de science, et sa valeur scientifique repose moins sur des grandes généralisations, sur l'élaboration de règles immuables que sur des principes méthodiques et rationnels qui guident le chercheur dans sa lecture des phénomènes sociaux. La confusion soulignée par Bachelard entre « exactitude » et « rigueur » dans son discours général sur la formation de l'esprit scientifique est tout à fait perceptible dans ces représentations de l'anthropologie [7]. L'anthropologue se focalise moins sur la vérité (illusoire) que sur la rigueur et la rationalisation qui produisent son savoir. Aussi, d'autres malentendus entre chercheurs et acteurs peuvent venir de la dimension sensible et subjective qui est inhérente au

² Relatif à l'holisme : doctrine soutenant qu'un énoncé scientifique dépend du domaine tout entier dans lequel il apparaît.

processus de recherche. Subjectivité et science sont souvent perçues comme antinomiques. Comment étudier un objet tout en étant un sujet ? L'anthropologue étudie des réalités changeantes à travers le prisme de sa personne, il construit donc nécessairement un savoir subjectif mais avec la rigueur de la méthode ethnographique et en s'appuyant sur les cadres conceptuels de la discipline. À partir des techniques et des méthodes spécifiques de la discipline, le chercheur propose une lecture qui se rapproche au mieux de l'objectivité mais qui ne peut s'affranchir de subjectivité. Au sein de la discipline, si les positionnements par rapport à cette dimension subjective varient, elle est néanmoins considérée de manière unanime comme inhérente à tout travail de recherche. Ce qui distingue les chercheurs, c'est le fait de la considérer soit comme un atout soit comme une contrainte. Certains chercheurs en sciences sociales, du courant classique et positiviste, ont plutôt prôné la distanciation par rapport à la subjectivité pour garantir l'objectivité scientifique. Les principes de « neutralité axiologique » de Max Weber ou d'« appréhension des objets sociaux comme des choses » d'Émile Durkheim n'en sont qu'une brève illustration [8, 9]. Depuis les années 1980, on observe de nouveaux paradigmes au sein de la discipline, où la subjectivité apparaît comme une alliée majeure de la démarche scientifique [10, 11]. Dès lors, on affronte la subjectivité plutôt que de l'écartier et l'on tient compte du fait que « les stratégies, les intérêts, les préjugés, les affects du chercheur ne sont pas sans influence sur ce qui l'intéresse, sur ce qu'il étudie, sur ce qu'il sélectionne » [12]. Puis que « les interactions, souvent prolongées, du chercheur avec des membres des groupes auprès de qui il enquête jouent un rôle central dans la production même des données » [12]. Ainsi, la réflexivité, l'introspection, l'auto-analyse, l'implication sont devenues des outils à part entière de l'anthropologie et des conditions mêmes du processus d'objectivation scientifique.

On doit prendre acte de l'impossibilité d'échapper à une appréhension subjective de la réalité, en tenir compte, et finalement s'en servir pour, à travers la mise en évidence du facteur personnel, parvenir à une appréciation finalement plus objective de cette réalité. (p. 425-426) [12]

Compte tenu de ces différents positionnements épistémologiques, clarifier les modes de production du savoir en amont de toute démarche de collaboration semble un prérequis indispensable pour éviter tout problème de communication. En analysant ce facteur personnel, je voudrais maintenant proposer des retours réflexifs sur les conditions spécifiques d'une enquête réalisée au Cambodge. Nous allons voir comment certaines postures ont participé à l'établissement de passerelles entre anthropologues et intervenants de la lutte contre le sida. Bien que cette recherche s'inscrive dans un cadre universitaire (recherche doctorale) et que rien ne contraigne le chercheur à s'impliquer auprès des acteurs, nous verrons différentes étapes dans ce processus de recherche qui ont permis d'optimiser l'impact de la recherche sur les professionnels étudiés.

L'implication aux prémices de la recherche

Du positionnement du chercheur au choix du terrain

Rappeler qu'au sein de la discipline des approches divergentes sont possibles permet de souligner l'importance du positionnement du chercheur dans le déroulement d'une recherche. Les postures choisies peuvent être plus ou moins

distantes et/ou engagées vis-à-vis des acteurs de la recherche. L'expérience cambodgienne à laquelle je vais faire référence s'inscrit dans le prolongement de recherches qui tentent depuis les prémices d'établir des passerelles entre acteurs et chercheurs pour répondre à des questions concrètes que les praticiens de terrain se posent. Quelques expériences anthropologiques, en tant que chercheur appliqué et chercheur universitaire, m'ont ancrée sur la voie d'une anthropologie que j'ai envie de nommer « humanitaire ». Comme le terme « humanitaire » est connoté (associé parfois à des valeurs impérialistes ou néo-colonialistes), il me semble important de préciser le sens que je lui donne. Ce qui m'intéresse dans ce concept, c'est le principe d'amélioration de la condition des hommes. Par l'expression « anthropologie humanitaire », je tiens alors à préciser que ces recherches sont motivées par le projet d'éclairer les préoccupations des acteurs et d'apporter des connaissances qu'ils peuvent utiliser pour améliorer leurs interventions. Aussi, j'expérimente cette démarche en travaillant sur des objets de recherche qui soulèvent de nombreuses questions sociales et anthropologiques, l'humanitaire et la santé, deux domaines dans lesquels je me spécialise progressivement, et qui sont au centre de cette recherche menée au Cambodge. Dans les mondes contemporains dans lesquels nous évoluons, les environnements sont de plus en plus hybrides et mondialisés, avec des normes et des pratiques internationales qui se diffusent et s'enchevêtrent avec les dynamiques locales. La confrontation des systèmes de valeurs et des référents culturels dans l'humanitaire est à l'origine de nombreuses dérives. En effet, les concepts tels que santé, éducation, développement, aide n'ont pas de définition universelle. Les critères qui les définissent varient d'un environnement socioculturel à l'autre. Or les acteurs de l'humanitaire interviennent avec leurs définitions singulières plus ou moins adaptées aux contextes locaux. De là émergent souvent des incompréhensions, des manières de faire et de penser, et des objectifs discordants. En étudiant les interactions dans l'humanitaire, l'anthropologue ne peut-il pas susciter des prises de conscience, apporter des connaissances utiles permettant d'éviter certains effets indésirables ? La santé, domaine socialement et culturellement construit, est un des principaux axes d'intervention des organismes humanitaires. Dans le cadre de ces interventions, des modèles de santé publique internationaux sont transposés, qui normalisent les manières de prévenir et de prendre en charge les problèmes de santé à travers le monde, à partir des codes d'une culture sanitaire spécifique [13]. Mettre en lumière les décalages d'interprétation, les mécanismes d'assimilation ou de contournement des messages de santé publique globalisés, exportés dans des contextes qui ne les ont pas élaborés, n'est-ce pas apporter un savoir utile pour éviter certains échecs institutionnels ? Comme le note Christian Ghasarian [14] :

le choix du sujet, et donc du terrain d'étude, est déterminé par des facteurs liés au vécu du chercheur [...] qui conduit notamment à vouloir observer des individus et des activités dans un lieu (ou une situation) plutôt que dans un autre. (p. 191)

Le Cambodge était un contexte tout à fait propice au développement d'une recherche « humanitaire » et le choix du thème du VIH dans cette étude n'est pas le fruit du hasard. Pour se relever des séquelles de trente années de guerre civile, marquées par un génocide effroyable qui a décimé un tiers de la population entre 1975 et 1979, le pays s'est tourné vers l'aide internationale pour se reconstruire. Ainsi, depuis les accords de paix en 1991, le Cambodge compose et évolue avec la présence d'organisations internationales en tout genre

et voit ses institutions se restructurer avec des intervenants étrangers qui ont des systèmes de référence et des modes d'intervention hétéroclites. Le pays a connu le plus fort taux de prévalence du VIH d'Asie du Sud-Est en 1997. Progressivement, de nombreuses ONG ont orienté leurs activités vers la thématique « sida » : elles furent plus de deux cents à intervenir dans ce secteur. Après quinze ans de présence humanitaire dans le pays, elles sont nombreuses, dans leur quête de « qualité » et d'interdisciplinarité, à être réceptives à la recherche en sciences sociales. Engager une recherche sur le sida au Cambodge, c'était à la fois pénétrer un secteur présensibilisé à l'anthropologie, un contexte humanitaire et sanitaire riche, et explorer un sujet qui soulève de multiples questionnements culturels et sociaux. Tous ces éléments particuliers qui fondent le positionnement général du chercheur conditionnent en partie la forme et le contenu des échanges avec les institutions. Chaque chercheur développe son propre positionnement par rapport à l'implication dans la recherche : certains préfèrent l'intégrer à leur démarche, d'autres préfèrent s'en écarter, il n'y a pas d'idéal type.

La construction de l'objet de recherche

Il est généralement admis en anthropologie que, dans la mesure du possible, le choix du sujet se fasse sur le terrain. Au départ, quelques thématiques générales cadrent la recherche puis « le chercheur se laisse guider par les relations complexes qui se produisent sur le terrain » (p. 39) [15]. Cette règle méthodologique a pu être appliquée pour cette enquête au Cambodge. J'arrivais sur ce nouveau terrain avec deux thèmes prédéfinis en mains : l'épidémie du sida et l'humanitaire. J'ai suivi les itinéraires thérapeutiques des personnes séropositives, arpenté les différents services qui leur sont proposés, rencontré les acteurs impliqués dans la lutte contre le sida, tant en zone urbaine qu'en zone rurale. Ce faisant, j'ai accédé à une connaissance, certes approximative, mais globale, qui me permettait d'aller au mieux à la rencontre d'un thème inédit qui soit en accord avec une problématique pertinente localement. En prêtant attention à « l'entrecroisement des regards », cher à Jean Benoist, et en m'appropriant les interrogations extérieures, je cherchais à identifier un sujet qui réponde à des questions pratiques que se posaient les acteurs de terrain [16]. C'est le thème de la participation des personnes séropositives dans les programmes sida qui a été retenu.

Les centres VIH/sida recrutaient depuis peu des personnes séropositives pour qu'elles participent aux programmes de prise en charge, en tant qu'éducateur thérapeutique, travailleur social, volontaire, médiateur, etc. Cependant, cette approche participative était favorisée par les organisations internationales et n'émanait pas des acteurs cambodgiens. Un ensemble de questions pratiques se posaient localement. Je me suis entretenue avec différents types d'acteurs plus ou moins impliqués dans la promotion de cette initiative au Cambodge, afin d'évaluer si une recherche approfondie sur cette thématique présentait pour eux un intérêt et une plus-value, et de nombreuses interrogations ont été soulevées. Des personnes séropositives recrutées dans les programmes de soins mentionnaient des problèmes d'intégration avec les équipes médicales. Des professionnels de santé se demandaient si le statut accordé aux personnes séropositives, par le biais de cette initiative, allait être accepté par les équipes soignantes. Au moment de cette phase d'identification du sujet, la

participation des personnes séropositives était un phénomène nouveau, à la mode, encadré par aucun protocole. Cette nouvelle dynamique était interprétée de diverses manières par les acteurs de la lutte contre le sida : activité salariée/non salariée, responsabilités sociales/techniques/médicales, etc. Ces consultations exploratoires avec les personnes séropositives et les acteurs de la lutte contre le sida m'ont permis d'évaluer si les connaissances qui pouvaient découler de cette recherche avaient un intérêt, si elles représenteraient une plus-value pour eux, par rapport à leurs activités. Cela a favorisé la co-construction d'une problématique de recherche à partir des enjeux soulevés par les acteurs. Comme le soulignaient Stéphane Beaud et Florence Weber, « c'est le milieu d'interconnaissance qui est le moteur de l'enquête, son dynamisme, et ce qui la fait avancer » [15]. L'approche interactionniste du choix du sujet est une technique qui permet, en faisant jouer la « norme de la réciprocité », d'associer les acteurs susceptibles d'être intéressés par la recherche [15]. Dans les demandes faites aux anthropologues, les institutions commandent parfois des études dans l'urgence, où l'objet et la méthode sont prédéfinis au départ. Dans ces situations, où des contraintes incompatibles avec les principes épistémologiques de la discipline sont imposées, on reproche souvent aux anthropologues qui répondent à ces demandes sociales d'être instrumentalisés et de faire de l'anthropologie au rabais. La méthode de la co-construction, le fait d'écouter les propositions et les attentes des acteurs, permet d'éviter ce type d'écueil, tout en gardant un cheminement scientifique. En effet, s'assurer que le sujet présente un intérêt, localement, pour les professionnels de santé ne suffit pas. Il faut aussi s'assurer de sa portée heuristique dans la discipline anthropologique.

Le thème de la participation des personnes séropositives s'est avéré être un objet de recherche riche pour approfondir les connaissances de trois grands thèmes étudiés en anthropologie : l'humanitaire, la santé publique et les politiques de lutte contre le sida. En effet, au Cambodge, la participation a été impulsée par les organisations de lutte contre le sida, et elle fait partie des nouvelles normes internationales de santé publique que chacun est tenu d'appliquer. La participation des personnes séropositives est appréhendée dans cette étude comme une « entreprise normative » et une « entreprise d'acculturation »³ qui promeut les valeurs, les systèmes de représentation et les manières de faire d'une culture sanitaire spécifique [13]. Il s'agit alors, par cette recherche, d'identifier les significations locales de cette norme globalisée et de mettre en évidence les changements sociaux liés à son introduction dans le contexte social cambodgien. Un sujet identifié sur le terrain, co-construit, peut ainsi répondre à des intérêts partagés, à la fois académiques et institutionnels, et susciter des perspectives pertinentes à la fois pour les acteurs de la lutte contre le sida et pour les anthropologues. Il ne s'agit pas d'une confusion entre « objet social » et « objet anthropologique », mais de l'intégration d'un objet social à la construction d'une problématique scientifique. Si c'est une étape déterminante, au départ d'une recherche, pour favoriser des retombées pratiques pour les acteurs de la lutte contre le sida, d'autres formes d'implication, tout au long du processus de recherche, peuvent y participer.

³ Ces deux expressions font référence au pouvoir normatif des messages de santé et à leur pouvoir d'acculturation.

Le quotidien de la recherche comme « participation à la vie de la cité »

Dans cette science de l'homme, où le chercheur part des individus pour appréhender son objet, tisser des liens de proximité avec ses interlocuteurs et s'imprégner de leur vie sont des fondements méthodologiques incontournables pour accéder aux discours et aux représentations. Le corollaire de cette posture méthodologique est la sensibilité du chercheur qui est mise à l'épreuve dans ces situations de proximité. La posture froide du chercheur distancé qui puiserait dans un laboratoire les ingrédients qui alimenteront son futur texte anthropologique est difficile à tenir avec un sujet qui soulève des problèmes concrets, et tend vers ce que Fernand Dumont appelle une « anthropologie en l'absence de l'homme » [17]. À l'opposé, une immersion illimitée risque d'éloigner le chercheur de ses objectifs scientifiques. L'oscillation entre proximité et distanciation, la « juste distance » à tenir vis-à-vis de ses interlocuteurs varient en fonction du positionnement du chercheur, de l'objet de recherche et du contexte. De ces situations de proximité, inhérentes au chemin de la connaissance, émerge ce que Charlie Galibert nomme « un devoir éthique de retour à ses auteurs » (p. 513), géré individuellement par le chercheur [18]. Le don d'information effectué par les acteurs crée une dette symbolique envers le chercheur, qui en retour pense à élaborer des formes de contre-don [19]. Comme « l'anthropologie de l'acteur et de l'observateur n'est pas codifiable *a priori* selon une théorisation ou une méthodologie globale, elle se constitue à chaque fois dans une enquête *in situ*, une négociation locale », nous allons voir à partir de notre situation concrète comment le chercheur envisage l'éthique de sa démarche [18].

La dimension performative de l'enquête

Le simple fait d'engager une recherche sur le thème de la participation des personnes séropositives peut générer des réajustements et des décisions concrètes de la part des acteurs de la lutte contre le sida. En effet, la mise en place de l'étude incitait les acteurs à porter plus d'attention à cette problématique, à ouvrir des pistes de réflexion et des débats sur le sujet, et dans certains cas, débouchait sur des actions. En prenant connaissance de l'enquête, les professionnels de santé, les autorités nationales, les bénéficiaires des soins sont amenés à clarifier leur positionnement par rapport à cette initiative, à construire des arguments qui n'existaient pas nécessairement au préalable. Comme le disait Éric Chauvier, « les stratégies d'enquêtes sont des performatifs » (p. 506) [20]. L'interlocuteur, par « la situation de coprésence » (p. 510), peut être amené à construire un discours pour la première fois [20]. Alors qu'au départ de cette recherche, le phénomène de la participation des personnes séropositives était émergent, peu cadré et expérimental, la mise en place de cette étude a été par endroits un révélateur de la politique du centre de soins. Certains centres qui appliquaient cette initiative de manière « improvisée » ont, après avoir pris connaissance de cette étude, repensé leur stratégie, soit en limitant ce processus d'implication, soit en l'amplifiant et/ou en le structurant. Par exemple, des responsables de programmes ont davantage cadré l'implication des personnes séropositives dans leur structure, en définissant un salaire, un statut, des droits et des devoirs, qui jusque-là demeuraient flous. L'enquête, en fonction de l'intérêt que lui accordent les acteurs, peut donc contenir une dimension performative génératrice de changement. Sa simple existence incite les interlocuteurs à la réflexivité, et l'attention

et le recul qu'ils consacrent au sujet peuvent ainsi les conduire à prendre des décisions concrètes. Ainsi, les effets de la recherche se manifestent dès son commencement, sur le terrain.

L'anthropologue comme informateur et médiateur

Les échanges réguliers avec les acteurs de la recherche occasionnent des demandes et des attentes. Rappelons que dans ce contexte, les responsables des programmes sida sont majoritairement étrangers et que leurs missions durent en moyenne six mois. Étant donné ce taux de rotation élevé, le chercheur est souvent perçu par eux comme « ancien » sur le terrain : de nombreuses questions d'ordre informatif sont alors adressées à l'anthropologue. Les personnes séropositives et les membres de leur entourage affectif ont souvent besoin d'indications relatives au fonctionnement des services médicaux et associatifs, aux droits des malades, etc. En raison de sa mobilité entre les différents centres et aux différents niveaux du parcours de soins des patients, et aussi en raison de son immersion sur le long terme, le chercheur acquiert une connaissance spécifique du terrain qui est souvent sollicitée par les personnes infectées et les intervenants de la lutte contre le sida (procédures d'accès aux soins et aux services sociaux, contacts de professionnels de santé ou d'associations).

L'anthropologue peut être amené à jouer un rôle d'interface, en orientant certains patients vers des structures sanitaires ou associatives, en signalant la fermeture de services de soins, en informant des critères d'accès, etc. Ainsi, pour les acteurs cambodgiens, l'anthropologue peut représenter une personne extérieure aux codes qui régissent les relations sociales localement, et il peut servir de facilitateur pour transmettre des informations au sein de cette hiérarchie. Par ailleurs, certains responsables de programmes ont pu demander un appui méthodologique pour mettre en place des études qualitatives (évaluations, enquêtes de satisfaction des patients). Répondre à cette demande, lorsque cela apporte un renfort et n'éloigne pas des objectifs scientifiques, ne pose pas nécessairement de problème déontologique. Ce qui compte, comme le dit Gilles Raveneau, c'est que « l'implication soit vigilante et l'engagement personnel réflexif » [21]. La frontière entre les exigences scientifiques et les exigences éthiques n'est pas nette, elle est définie par le chercheur qui, dans un tiraillement perpétuel, fixe ses limites de manière à garantir ce double impératif.

L'anthropologue comme témoin

Une enquête sur un sujet qui dès le départ souligne un problème structurel (la question de la légitimité des personnes séropositives dans l'espace public au Cambodge) a de fortes chances de confronter le chercheur à des situations délicates et injustes. Au cours des échanges avec ses interlocuteurs, l'anthropologue, par sa position d'écoute, peut alors laisser derrière lui un « espoir de médiatisation du témoignage » [22]. Je citerai le témoignage de personnes séropositives impliquées dans un programme de soutien psychologique et social pour illustrer ce propos. Elles me racontaient les problèmes relationnels qu'elles rencontraient avec les équipes médicales et qui empêchaient le bon déroulement de leur activité. Dans ce service psychosocial, les conseillers dépendaient des médecins qui devaient leur transférer les patients après la consultation médicale. Par crainte qu'ils dénoncent à la direction leurs pratiques corruptrices, les médecins ne transféraient pas les patients et bloquaient ainsi le service

psychosocial. Par peur de perdre leur emploi, ces nouveaux acteurs ne contestaient pas et subissaient les stratégies mises en œuvre par les soignants. En revanche, pendant les entretiens, les débits de paroles ininterrompus, dénonciateurs et plaintifs, montraient que l'enquête était pour eux un exutoire, une brèche pour exprimer les dysfonctionnements du service. Ces dénonciations et ces plaintes, transmises à l'anthropologue, semblent confiées dans l'espoir qu'elles soient entendues et qu'elles puissent produire des changements. Il m'est apparu que la réponse la plus adaptée à ces circonstances était de transmettre ces informations aux personnes susceptibles de pouvoir intervenir.

Si, dans cette situation, le rôle de l'anthropologue se limite à la transmission d'informations que sa discipline lui permet de débusquer, il n'est pas pour autant dépourvu de dimension politique. En effet, ici je sentais que j'étais le premier témoin de ce dysfonctionnement, je ne pouvais pas rester dans une démarche de recherche neutre et distante, je devais faire quelque chose. En tant que chercheur, et non pas intervenante de l'ONG, la solution la plus adéquate me semblait alors de trouver la personne la mieux placée à qui signaler le problème. C'est au responsable de programme que j'ai transmis cette information. En diffusant des informations insolites et cruciales concernant un problème, l'anthropologue peut aider les praticiens du terrain à identifier des dérives. Avec les nouvelles données transmises, ceux-ci sont amenés à réfléchir à leurs pratiques et à prendre des décisions susceptibles d'influencer les orientations politiques. Ces données ethnographiques peuvent être des éléments de compréhension du contexte utiles aux intervenants pour mieux adapter leurs interventions aux dynamiques locales.

Ainsi, dans ces postures de témoin, d'investigateur et de médiateur, l'anthropologue assure « une relation éthique à l'autre, fondée sur les notions de souci de l'autre et de responsabilité » tout autant qu'un rapport engagé et politique avec le terrain qu'il étudie [23].

La participation observante

Si ces implications éparées et ponctuelles assurent une posture éthique au chercheur, elles ne sont pas dénuées d'intérêt scientifique par ailleurs. Elles placent toujours le chercheur dans une posture de « participation observante » par laquelle le chercheur peut avancer dans sa démarche de compréhension du social [24]. Lorsqu'il s'implique, le chercheur a toujours son objet de recherche en tête. Ces moments d'implication ne sont pas « hors recherche ». Ils n'éloignent pas nécessairement du terrain d'observation, ils suscitent des rapprochements, et si ces derniers ne sont pas concluants, ils ont toujours un intérêt pour la recherche. Comme le dit Didier Fassin, « le terrain est partout » [25]. En répondant à certaines demandes, en acceptant certaines fonctions de médiation, on reste dans une méthode répandue en anthropologie qui consiste à accompagner les acteurs dans l'imprévu de leur quotidien. C'est un moyen comme un autre d'accéder au vécu et aux logiques des acteurs. Par exemple, il m'a été demandé de participer à l'élaboration et à la réalisation d'enquêtes de satisfaction pour les services psychosociaux d'un centre de soins. La méthode choisie par le centre était celle des groupes de discussion. Cette collaboration ponctuelle a permis au centre d'avoir des conseils méthodologiques et au chercheur d'accéder à de nouvelles informations concernant le quotidien des personnes séropositives impliquées dans ce type d'activité. Ces formes d'implication font alors avancer

le chercheur dans le cheminement de son enquête. Certains problèmes soulevés peuvent devenir de nouveaux objets de recherche à analyser, en fonction de leur pertinence scientifique. En l'occurrence au cours de cette enquête de satisfaction, on a pu remarquer chez les usagers une confusion quasi généralisée entre éducation thérapeutique et conseil psychosocial. Ceci a soulevé toute une série de questionnements, qui n'étaient pas identifiés au départ pour la thèse, autour de l'aide sociale et psychologique, des concepts nouveaux dans le système de santé local que les personnes séropositives impliquées manient au quotidien dans leurs activités. L'implication sur le terrain devient un moteur de l'enquête, elle est la condition de l'enquête en même temps qu'une forme de contre-don.

L'implication par la diffusion des savoirs scientifiques

Rappelons que l'anthropologie a pour première finalité l'écriture et la diffusion du savoir produit. En effet, le texte final est un document de synthèse, discuté avec les pairs, qui compile toutes les données amassées pendant l'enquête. Il apparaît logique que se soit seulement après la compilation de ces données, la prise de recul et l'analyse, que le chercheur diffuse sa lecture anthropologique de la réalité étudiée. Ensuite, elle peut être interprétée et matérialisée dans des décisions concrètes par ceux qui la reçoivent. Il n'est pas rare d'entendre, au cours des débats sur l'application de la recherche, que le rapport de l'anthropologue au temps est son point faible. C'est un motif d'opposition fréquent entre anthropologues et professionnels de santé. En effet, le chercheur ne peut négliger ce critère dans son travail, au risque de ne plus faire de l'anthropologie et de retransmettre de simples impressions, des aperçus réducteurs de la réalité, porteurs d'idées préconçues et de jugements de valeur. De leur côté, les acteurs, préoccupés par des questions pressantes, ne perçoivent pas l'intérêt d'une recherche de long terme dont les résultats émergeront une à deux années plus tard. Il apparaît donc clair que la démarche anthropologique n'est pas appropriée à toutes les problématiques et qu'elle n'est pas un outil de l'urgence. Dans la situation de maladies chroniques, telles que le VIH/sida, où l'approche strictement médicale s'avère insuffisante, le recours à l'anthropologie, et donc aux études au long court, s'est imposé comme une nécessité. Si les activités de publication et de diffusion du savoir ethnographique se produisent longtemps après l'enquête, tant que le sujet traité ne demande pas de réponse urgente, ces formes de restitution qui surviennent à la fin d'une recherche peuvent représenter une réelle plus-value pour les acteurs.

Cependant, à nouveau, l'interaction au cours de l'enquête et l'implication auprès des acteurs sont des postures méthodologiques inestimables pour optimiser les effets de ces restitutions finales. On donne dans ce texte un sens large au terme de restitution : il s'agit de l'ensemble des formes de diffusion du savoir aux acteurs de la recherche (je préfère insister sur la notion d'acteurs de la recherche), qu'elles soient orales ou écrites, vulgarisées ou scientifiques. Bien qu'en raison de l'état d'avancement de ma recherche (fin de terrain, début de rédaction de la thèse), je ne sois pas en mesure de partager des éléments de mon expérience concernant la restitution finale, j'ai quand même eu l'occasion d'assister à ce type de restitution et d'échanger sur ce thème avec des pairs. Il m'est apparu que tout le travail qui se faisait en amont avec les acteurs était un moyen d'améliorer les effets de la réception du savoir ethnographique. En effet, sans un travail de communication effectué en amont de la restitution finale, il semblerait que les

participants se familiarisent moins avec le propos et les résultats de l'enquête et que l'assimilation et la réutilisation de ces savoirs soient moins évidentes. Bien que cette forme de contre-don permette de déculpabiliser le chercheur, les effets produits sur les acteurs semblent parfois plus fragiles qu'avec une enquête où les participants ont été informés et sensibilisés préalablement.

Dans le cas de notre recherche qui soulève des questions chez de nombreux intervenants de la lutte contre le sida, expliciter le déroulement de la recherche et partager des résultats intermédiaires semble renforcer l'intérêt pour la recherche et préparer le terrain pour la réutilisation de ces connaissances dans la pratique. Par ailleurs, on reproche souvent à l'anthropologue ses formes de communication élitistes et indigestes. Or, une écriture spécialisée et scientifique n'est pas pour autant inaccessible, et donc pas dépourvue d'intérêt pour les acteurs de terrain. En effet,

l'inclusion du texte savant dans les pratiques ordinaires peut, après avoir défié un moment l'amnésie inhérente à nos façons de parler, entrer dans une phase d'identification, puis de normalisation. [20]

Comme le souligne Éric Chauvier, la diffusion de textes scientifiques, bien que ceux-ci soient spécialisés, a un impact sur les pratiques séculières. Une « perturbation politique du texte anthropologique » se produit lorsque ce savoir abstrait est transmis aux individus [20]. Ce savoir peut engendrer des prises de conscience, renforcer une idée, un point de vue qui servira *a posteriori* à guider ou non l'action. C'est donc l'interprétation de ce savoir transmis qui génère ou non un changement politique. Ainsi, comme le dit Chauvier, « les paroles naturelles et l'espace savant de l'anthropologue s'interpénètrent » et le texte n'est pas dénué d'implication. Certes, le chercheur ne contrôle pas les réinterprétations qui sont faites des données qu'il diffuse et il n'est pas à l'abri de malentendus. Dans le cas de notre étude par exemple, certains extraits pourraient être utilisés par des professionnels de santé comme des cautions savantes pour justifier leur positionnement par rapport aux dispositifs participatifs alors que le texte n'entend pas prendre position par rapport au bien-fondé de ces dispositifs. En effet, un des objectifs qui me semblent essentiels en anthropologie est de proposer une analyse critique d'un phénomène social, en rendant compte de la diversité des points de vue, des positions idéologiques et politiques qui gravitent autour du sujet, mais pas d'exprimer ou revendiquer une opinion particulière. Les usages sociaux et politiques qui sont faits du savoir ethnographique sont imprévisibles, mais afin d'éviter au maximum les distorsions, le chercheur peut participer à un effort de vulgarisation du texte pour que son travail soit utilisé de la meilleure manière possible. Pour cela, le recours à des formes de restitution qui dépassent la sphère académique (publications dans des revues « grand public », articles pour des praticiens de terrain, communications publiques diverses) est fréquent, pour compléter les effets de l'implication du texte ethnographique.

Finalement, le chercheur construit sa stratégie de retour aux enquêtés en fonction du sujet, des acteurs de l'enquête et du temps qu'il peut consacrer à ces différentes formes de restitution. Comme le souligne David Lepoutre, les motivations qui guident l'écriture sont diverses, elles s'interpénètrent et varient avec le temps, « il n'y a pas de réponse simple ni définitive à ce type de question » (p. 98) [26].

Conclusion

Les formes d'implication décrites dans ce texte sont des positions subjectives qui se sont décidées et dessinées au contact du terrain, avec les acteurs de l'enquête, tout au long du processus de recherche. Chacun fixe *in situ* la « juste distance » à tenir et les limites de son engagement de manière à respecter les principes à la fois éthiques et scientifiques. Les retours réflexifs sur cette expérience permettent de mettre en évidence les différents paliers où se préparent et se forment les apports de la recherche. Dans cette démarche d'anthropologie humanitaire, le chercheur participe dans le quotidien de sa recherche, à la fois pour les effets de la recherche produits au cours de l'enquête et pour préparer et optimiser les effets d'une restitution finale. Si ce qui est effectué en dehors de la production scientifique est souvent considéré par des pairs en anthropologie comme secondaire, voire hors sujet, ce texte entend donner au contraire un statut épistémologique à l'implication dans le processus d'enquête et aux retombées qui se produisent au cours de la recherche.

Références bibliographiques

1. Desclaux A. Introduction à l'anthropologie du sida. In : *Séminaire Anthropologie du sida*. Aix-en-Provence : MMSH/CRéCSS, 2005.
2. Rogers SC. L'anthropologie en France. *Terrain* 2002 ; 39 : 141-62.
3. Augé M. *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris : Flammarion, 1994.
4. Benoist J, et al. *Où en est l'anthropologie médicale appliquée ?* Toulouse : Anthropologie médicale appliquée au développement et à la santé (AMADES), 1992.
5. Fassin D. Le culturalisme pratique de la santé publique. Critique d'un sens commun. In : Dozon JP, Fassin D eds. *Critique de la santé publique. Une approche anthropologique*. Paris : Balland, 2001 : 181-207.
6. Raynaud C. Quelles questions pour la discipline ? Quelle collaboration avec la médecine ? In : Desclaux A, Benoist J eds. *Anthropologie et sida. Bilan et perspectives*. Paris : Karthala, 1996.
7. Bachelard G. *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin, 1938.
8. Weber M. *Le savant et le politique*. Paris : Union générale d'édition, 1963.
9. Durkheim E. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses universitaires de France, 1987.
10. Rabinow P. *Un ethnologue au Maroc. Réflexion sur une enquête de terrain*. Paris : Hachette, 1988.
11. Favret-Saada J. About participation. *Culture, Medicine and Psychiatry* 1990 ; 14(2) : 189-95.

12. Olivier De Sardan JP. Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie* 2000 ; 41(3) : 417-45.
13. Massé R. *Éthique et santé publique. Enjeux, valeurs et normativité*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2003.
14. Ghasarian C. Les désarrois de l'ethnologue. *L'Homme* 1997 ; 143 : 189-98.
15. Weber S, Baud F. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte, 2003.
16. Benoist J, Desclaux A eds. *Anthropologie et sida. Bilan et perspectives*. Paris : Karthala, 1996.
17. Dumont F. *L'anthropologie en l'absence de l'homme*. Paris : Presses universitaires de France, 1981.
18. Galibert C. Prolégomènes à une anthropologie de l'observateur et de l'acteur. *Tribune libre* 2004 ; 181 : 507-18.
19. Mauss M. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Presses universitaires de France, 1968 (4^e ed.).
20. Chauvier E. Restitution et réception du texte ethnographique. *Ethnologie française* 2003 ; XXXIII : 503-12.
21. Raveneau G. *Les assises de l'ethnologie et de l'anthropologie en France*. Paris : 2007 [en ligne] <http://assisesethno.org/spip.php?article39> (page consultée le 2 août 2009).
22. Le Marcis F. Décrire, analyser, témoigner. Ethnologie et formes de vie en temps de sida (Afrique du Sud). In : Glowczewski B ed. *Anthropologie de la perception*. Paris : 2008 [en ligne] http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/_video.asp?id=1208&ress=4331&video=78487&format=69 (page consultée le 11 août 2009).
23. Scheper-Hugues N. Parts unknown undercover ethnography of the organs-trafficking underworld. *Ethnography* 2004 ; 5 : 29-73.
24. Albert B. Situation ethnographique et mouvements ethniques. Réflexions sur le terrain post-malinowskien. In : Agier M ed. *Anthropologues en dangers*. Paris : Éditions Jean-Michel Place, 1997.
25. Fassin D. The end of ethnography as collateral damage of ethical regulation ? *American Ethnologist* 2006 ; 33 : 522-4.
26. Lepoutre D. La photo volée. Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue. *Ethnologie française* 2001 ; XXXI : 89-101.